Lodovica Braida (Université de Milan)
Pour une histoire de la culture écrite en Italie (XVI^e-XVIII^e siècles)

1^{ère} leçon

Les lettres en typographie. Inquiétudes religieuses et modèles linguistiques dans les manuels épistolaires du XVI^e siècle

Des années 1530 à la fin du siècle, le marché du livre italien, et notamment celui de Venise, est submergé par des centaines de recueils épistolaires. Les formules éditoriales sont nombreuses, mais elles se justifient toutes de la même façon : divulguer des modèles pour écrire des lettres en bonne langue vulgaire. Dès 1538, lorsque paraissent les *Lettere* de l'Arétin, ce n'est qu'une suite ininterrompue de recueils de « lettres d'auteur » et d'anthologies d'écrivains divers.

Grâce à certains de ces recueils, on peut reconstruire un réseau qui s'étend des années 40 aux années 60 et repose sur des rapports personnels et des expériences intellectuelles, voire religieuses. C'est ce que révèle un best-seller, *Lettere volgari di diversi nobilissimi huomini*, publié à Venise par Manuzio en 1542 (28 éditions de 1542 à 1567).

Il semblait affleurer des recueils de lettres des années 40 que le choix de la littérature et du « bon vulgaire » n'était pas en contradiction avec la confiance qui caractérisait le dialogue avec le monde réformé et, pour certains hommes de lettres, avec des inflexions hétérodoxes. Ce n'est peut-être pas un hasard si les lettres dédicatoires, à peu d'exceptions près, conservent une bonne dose d'ambiguïté et n'ont pas dévoilé tous les objectifs de l'opération éditoriale ; elles laissent planer le doute qu'il ne s'agit pas de simples formulaires à imiter. Les modèles rhétoriques et linguistiques n'étaient peut-être les seuls à devenir exemplaires, mais les valeurs, les expériences intellectuelles et religieuses que ces épîtres transmettaient l'étaient aussi.

La réflexion religieuse est bien souvent liée à la réflexion littéraire, et, parmi les auteurs, il y a des poètes humanistes comme Marcantonio Flaminio, des gens de lettres comme l'évêque d'Aquino Galeazzo Florimonte, des médecins comme Orazio Brunetto, des éditeurs experts de Cicéron comme Paolo Manuzio. Les thèmes humanistes, politiques, religieux, historiques se côtoient et permettent aux éditeurs de décliner toutes les variantes possibles du genre.

2^e leçon

Les livres de lettres à l'Index. Censure, autocensure et expurgations des textes au XVI^e siècle

L'analyse des différentes éditions d'une anthologie permet de cerner l'usage varié que les éditeurs ont fait des recueils épistolaires en l'espace de quelques années. On assiste, au début des années 1540, à une véritable campagne de presse fondée sur un flux important de livres et livrets qui vont dans le sens de l'hétérodoxie, et dont les recueils de lettres ne sont que l'un des outils servant à légitimer les doctrines iréniques et le souci de réforme que l'Église romaine manifeste à la veille du concile de Trente. Ces recueils subissent de profondes transformations dans les années qui suivent, alors que les positions intransigeantes triomphent et que le pouvoir du Saint-Office est de moins en moins contesté. On élimine ou on ampute les lettres des auteurs interdits ou sur lesquels l'Inquisition enquête, certaines éditions sont mises à l'Index dans l'attente d'être expurgées. À partir des anthologies traitant de thèmes politiques, religieux et culturels et qui ont connu plus d'une édition, on peut vérifier les travaux de suppression et de remplacement à l'intérieur des textes.

Le changement majeur concerne la parution de recueils épistolaires qui ne sont plus destinés au grand public, mais à des lecteurs en particulier : les secrétaires. En 1564, en publiant *Del segretario*, Francesco Sansovino inaugure un nouveau type d'édition. Il ne s'agit plus d'un simple recueil de lettres, mais bien d'un traité sur les fonctions et le rôle du secrétaire à la cour. De terrain fertile pour le débat humaniste, pour les valeurs laïques et religieuses, le livre de lettres deviendra, dans les dernières décennies du XVI^e siècle et pendant tout le siècle suivant, un recueil de formules où s'impose l'élaboration de sommaires par catégories rhétoriques et par idées utiles en toute occasion. Il perd ainsi toute référence

aux événements contemporains et se bloque dans une langue stéréotypée, qui n'a rien de dangereux. C'est la fin d'une saison humaniste où les *humanae litterae* étaient intimement liées aux valeurs religieuses.

3^e leçon

Les genres à grande diffusion. Textes, formes et usages des livres

En France, les livres à grande diffusion ont été assimilés à un type de distribution (littérature de colportage), à une collection (la Bibliothèque bleue) et à un centre de production dans un lieu mythique en Champagne, à Troyes. En Espagne, une formule désignant la matérialité typographique – le *pliego suelto* – a donné aux spécialistes une base cohérente d'où partir. En Italie, par contre, la recherche n'a pas trouvé de corpus révélant des éléments d'unification textuelle, matérielle, productive et commerciale, à moins qu'il ne soit question d'un genre bien précis.

Les recherches sur les livres à grande diffusion ont eu, à partir des années 1980, deux types d'approche : l'histoire d'une maison d'édition et l'analyse de textes ayant une fonction sociale précise ; ou bien elles se sont concentrées sur un genre bien défini, les « livres pour apprendre à lire » par exemple, ou les almanachs. Dans les dernières années, les études d'histoire religieuse et les recherches sur l'Inquisition ont permis de mieux comprendre quelles avaient été les conséquences de la tentative de l'Église romaine de mettre de l'ordre dans la production typographique et la circulation des livres, avec les Index mais aussi en pratiquant d'autres formes de contrôle. Certains textes ont parfois survécu à la censure grâce à leur diffusion sous des formes diverses, écrite mais aussi orale. C'est ce qui est arrivé aux textes magiques et aux poèmes chevaleresques ; le succès extraordinaire qu'ils connurent fut lié à ce que l'on peut définir « un statut fluide », pour les modalités de transmission mais aussi pour les pratiques de circulation. Ils pouvaient en effet atteindre un vaste public grâce à la lecture à haute voix durant les veillées du soir, ou encore par la transmission écrite, manuscrite ou imprimée.

Ces formes de résistance ne doivent toutefois pas porter à sous-estimer l'action répressive de la censure ecclésiastique. De récentes études sur les livres prohibés, présents dans les bibliothèques de plusieurs ordres religieux, congrégations de clercs, frères et moines, ont révélé la tendance à élargir la gamme des ouvrages « susceptibles d'être mauvais ». Au final, il restait le climat de suspicion qui entourait une bonne part de la production de livres, et en particulier de la littérature en langue vulgaire. Sur les livres en langue vulgaire et sur le simple fait d'en posséder – avant même de les lire – pesait une ombre démoniaque qui aurait eu des conséquences extrêmement graves sur l'accès à la lecture des couches sociales les plus basses.

4^e leçon

L'auteur absent. La réflexion sur la propriété littéraire au XVIII^e siècle

En Angleterre et en France, au cours du XVIII^e siècle l'on reconnaît la propriété littéraire des auteurs, après un débat long et tourmenté ; au début du siècle en Angleterre, à partir de 1793 en France. La situation est bien différente dans les États italiens. Il faudra attendre l'époque napoléonienne pour que le droit d'auteur fasse son entrée en Italie ; encore ne sera-t-il valable que sur les territoires de la République cisalpine.

Parmi les réflexions des auteurs italiens sur leur propre condition on relève une grande absente : la discussion sur la propriété littéraire, autrement dit sur la définition d'homme de lettres en tant que propriétaire de son œuvre, contre la conception traditionnelle du « privilège d'édition » qui privait l'auteur de tout droit dès l'instant où il cédait son manuscrit à un libraire-imprimeur. Il n'existe, par conséquent, aucune base pour reconnaître la propriété littéraire, à savoir que le travail intellectuel peut être rémunéré, crée un profit pour celui qui l'exerce, comme n'importe quel autre travail.

Il sera question ici de trois œuvres consacrées aux problèmes de la production et de la circulation des livres : les *Lettere inglesi* de Saverio Bettinelli (Venise, Zatta, 1766), la *Biblioepa o sia l'arte di compor libri* de Carlo Denina (Turin, Reycends, 1776) et *Del principe e delle lettere* di Vittorio Alfieri (Typographie de Kehl, 1795). Elles se situent toutes à l'intérieur du processus de création du texte, avec ses caractéristiques littéraires ; elles acceptent le mécénat, de façon explicite ou sous-entendue, ou bien lui opposent un net refus – comme

dans le cas d'Alfieri. Aucun des trois auteurs cités – sauf Denina en passant – ne semble s'intéresser à la transformation du texte en livre. Le texte n'est donc qu'un simple véhicule d'idées. On n'accorde aucune attention au fait que pour circuler, les idées ont besoin d'un support matériel ; ce qui comporte un système de production et, par conséquent, un marché du livre. Alfieri porte d'ailleurs cette abstraction à l'extrême : non seulement, il ne tient pas compte du marché, mais il craint que ce dernier ne puisse conditionner la rédaction puisque, selon lui, l'œuvre littéraire n'a de sens que si elle est détachée de toute logique de profit économique ; c'est une valeur qui n'appartient pas à un individu, mais à l'humanité entière.

L'absence de réflexion sur la propriété littéraire n'est pas sans conséquence. Longtemps les écrivains italiens subiront toutes sortes de méfaits et de plagats, tolérés et souvent passés sous silence. Les exemples sont nombreux, notamment dans les genres à succès comme le roman. Des recherches dans ce domaine pourraient contribuer à analyser le rôle de l'auteur à une époque – les dernières décennies du siècle – où le marché du livre prend de l'importance et où les stratégies de l'édition se renouvellent.